

Vers cette même époque il est question d'un personnage qui, n'étant plus en bonne posture, a dû partir pour l'Amérique : Jos. SIMONS, ingénieur civil, né en 1838, fils de l'ancien Ministre d'Etat. Schrobilgen savait « cet excellent garçon... très léger, dominé par une imagination fougueuse », mais il l'aimait pour sa franchise de caractère « quoiqu'un peu rude parfois ». Peu après, Schrobilgen s'enquiert de nouveau sur le sort de Simons dont la femme venait d'être foudroyée du coup qui avait renversé la fortune de sa famille.

En février, deux hommes avec lesquels il était en très bons termes partent pour le dernier voyage : l'ancien président de la Loge, l'imprimeur JULLIEN, homme droit et franc puis, « mon plus ancien camarade, le bon LAFONTAINE (l'ancien gouverneur.) Je n'ai pu refuser quelques larmes bien sincères à ce pauvre vieil ami que j'ai toujours aimé et qui avait aussi pour moi une grande affection ».

Nous avons vu qu'à un certain moment il n'y avait plus concordance de vues entre Schrobilgen et Norbert METZ. Toutefois, bien du temps s'était écoulé depuis son départ du « Courrier » et son ressentiment semble, avec l'âge, s'être atténué. Sinon il ne se serait pas exprimé de la façon suivante dans une lettre du 18.1.1872 traitant du discours énergique que venait de prononcer Norbert Metz en sa qualité de président de la Chambre : « Mes réflexions au sujet de la scène politico-gastronomico-burlesque m'induisent à penser que le Président a, dans un moment d'inspiration patriotique, fait entendre et cherché à faire comprendre à l'autre (le prince HENRI) que les affaires et les intérêts du pays ne se recommandent pas moins à sa haute sollicitude que les fêtes, les bals et les divertissements qui absorbent ses soins journaliers. S'il a parlé dans ce sens, je lui voue une médaille... J'espère pour l'honneur de la Chambre qu'elle réélira le Président démissionnaire, et qu'elle ratifiera par là le sentiment viril qui a mis des paroles d'énergie et de vérité dans sa bouche... Si la ville est en émoi, j'aime à lui faire l'honneur de croire qu'elle sympathise avec la Chambre. Tu ne saurais t'imaginer avec quelle ardeur d'âme je m'associe aux sentiments légitimes des vrais amis du pays, qui tous sont certainement unanimes pour regretter l'absence de génie, de caractère dans la direction supérieure de nos affaires ».

Décidément et malgré les mérites incontestables que le prince HENRI s'est acquis de par son attitude au cours des événements soulevés par la « Question luxembourgeoise », Schrobilgen l'avait pris en grippe.

En juillet 1872, lors d'une visite que lui rendit son ami JURION, Schrobilgen reçut de l'auteur de « Un mot à mes concitoyens » un fort intéressant commentaire.

Un mois plus tard il rencontra chez LENTZ, Ch.-Th. ANDRÉ, l'homme de confiance de ses filles Fanny et Francine. Il profite de l'occasion de cette rencontre qui semble avoir été fortuite, pour l'engager à hâter la liquidation du partage des fonds que le notaire MAJERUS détient en résidu du prix de la vente de Clausen.

On a nettement l'impression que Schrobilgen se faisait des illusions quant à ce soi-disant boni !